

La fortune d'un couple mythique : Jacques Cartier et l'Amérindien

André Berthiaume

Volume 8, Number 1, avril 1975

Littérature québécoise et américanité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500359ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500359ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Berthiaume, A. (1975). La fortune d'un couple mythique : Jacques Cartier et l'Amérindien. *Études littéraires*, 8(1), 81–102. <https://doi.org/10.7202/500359ar>

LA FORTUNE D'UN COUPLE MYTHIQUE : JACQUES CARTIER ET L'AMÉRINDIEN

andré berthiaume

L'indifférence du lecteur français de la Renaissance à l'égard des grandes découvertes géographiques fut soulignée à maintes reprises : ainsi, Lucien Febvre et Henri-Jean Martin notent que de 1539 à 1558, on réimprime pas moins de sept fois en français la géographie de Boemius « dans laquelle il n'est pas question de l'Amérique, et où sont notés seulement quelques faits nouveaux concernant l'Afrique et l'Asie »¹. Dans la première moitié du XVI^e siècle, les amateurs de récits de voyage s'intéressaient davantage à l'Orient qu'aux îles ingrates du Nouveau Monde. Les lecteurs de 1545, préférant les expéditions à Jérusalem ou au Japon, boudèrent le *Brief Récit* de Jacques Cartier qui ne fut imprimé qu'une seule fois — de même, incidemment, que la version française des *Voyages* de Marco Polo (1556). En revanche, les lettres écrites du Japon par le Père Froes bénéficièrent de dix-neuf éditions à partir de 1577. Succès somme toute modeste si l'on songe que les *Adages* d'Erasmus connurent pendant le XVI^e siècle quelque 200 éditions...

Jacques Cartier a été assurément plus lu au Canada français qu'en France, par les écrivains autant que par les historiens — tant il est vrai qu'au dix-neuvième siècle littérature et histoire faisaient chez nous bon ménage. Le navigateur de Saint-Malo proposait une certaine image des autochtones et de leurs rapports avec les voyageurs dont s'inspirèrent des auteurs aussi différents que Fréchette, Barbeau, Groulx, Savard, Perreault. On peut considérer les observations qui suivent sur quelques lectures de Cartier depuis le milieu du XIX^e siècle

¹ *L'Apparition du livre*, p. 421. Voir aussi Geoffroy Atkinson, *les Nouveaux Horizons de la Renaissance française*, p. 21 ss.

comme une modeste contribution à l'histoire de la sensibilité québécoise. Elles ne prétendent nullement faire le tour de la question ; il s'agit tout au plus de repères.



Au début de sa fameuse *Histoire du Canada* (1845), François-Xavier Garneau se réjouit que l'histoire soit devenue « depuis un demi-siècle une science analytique et rigoureuse ». Il se fait fort de rejeter « tout ce qui ne porte pas en soi le sceau de la vérité » et voit dans cette nouvelle « manière d'apprécier les événements [...] le fruit incontestable des progrès de l'esprit humain et de la liberté politique »². Se méfiant de toute « fantasmagorie », Garneau affirme que « l'histoire de la découverte et de l'établissement du Canada ne le cède en intérêt à celle d'aucune autre partie du continent ». Et Garneau d'évoquer la « hardiesse de Cartier, qui vient planter sa tente au pied de la montagne d'Hochelaga, au milieu de tribus inconnues, à près de trois cents lieues de l'Océan »³.

Malheureusement, le « double flambeau de la critique et de la vérité » ne brillait pas assez fort pour empêcher Garneau de ne voir dans les Amérindiens que « des indigènes belliqueux et barbares »⁴. Qu'il était déjà loin, le temps où Garneau chantait, non sans talent, la « folle imprécation jetée aux vents des plaines » de Zodoïska, le dernier Huron :

**Ah ! fleuve Saint-Laurent, que ton onde était pure
Sous la nef des Hurons !⁵**

Était-ce donc uniquement un exercice *littéraire* ? L'admiration que l'historien Garneau éprouve pour la vaillance des découvreurs est inversement proportionnelle au mépris qu'il ressent à l'égard des naturels, dont il souligne la fourberie et la férocité :

² François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada*, t. 1, pp. 43-44.

³ *Ibid.*, p. 48.

⁴ *Ibid.*, p. 44.

⁵ Voir John Huston, *le Répertoire national*, vol. II, p. 174.

Cartier s'est distingué dans toutes ses expéditions par un rare courage. Aucun navigateur de son temps, si rapproché de celui de Colomb, n'avait encore osé pénétrer dans le cœur même du nouveau monde, et y braver la perfidie et la cruauté d'une foule de nations barbares⁶.

Un demi-siècle plus tard, au début de *la Légende d'un peuple*, Louis Fréchette salue avec dévotion les héros de notre histoire, cet « écrin de perles ignorées »⁷. On retrouve sous sa plume la même idéologie manichéenne que chez Garneau, la même tendance excessive à voir dans Cartier le héros et l'apôtre, la même délectation à *imaginer* ce que personne n'a décrit. Ainsi, Fréchette trace un portrait sinistre de l'Amérindien, qui reprend en les accentuant les contours racistes de Garneau :

**Appuyé sur son arc, en son flegme farouche,
L'enfant de la forêt, l'amertume à la bouche,
Un éclair fauve au fond de ses regards perçants,
En voyant défiler ces étranges passants,
— Embusqué dans les bois ou campé sur les grèves, —
Songe aux esprits géants qu'il a vus dans ses rêves.
Pour la première fois il tressaille, il a peur...
Il va sortir pourtant de ce calme trompeur ;
Il bondira, poussant au loin son cri de guerre,
Défendra pied à pied son sol vierge naguère,
Et, féroce, sanglant, tomahawk à la main,
Aux pas civilisés barrera le chemin !⁸**

Au guet farouche du « cannibale », Fréchette oppose la cérémonie qui eut lieu dans le chœur de la cathédrale de Saint-Malo, quelques jours avant l'embarquement pour « le Canada mystérieux et sombre », le 19 mai 1535. Ce que Cartier évoque en moins de dix lignes laconiques au début du *Brief Recit* fait l'objet d'une description ampoulée dans *la Légende d'un peuple* :

⁶ *Histoire du Canada*, p. 28.

⁷ Louis-Honoré Fréchette, *la Légende d'un peuple*, p. 13.

⁸ *Ibid.*, p. 16. On peut comparer ce passage avec « l'Iroquoise du lac Saint-Pierre » qui raconte l'« épouvantable projet » de ladite Iroquoise, qui, lasse du « joug d'une race étrangère », enlève « le fils du seigneur voisin » pour le poignarder, le scalper et lui dévorer le cœur « tout sanglant »... Fréchette inclut ce poème un tantinet sadique dans un recueil intitulé modestement *Mes loisirs*...

**La cathédrale a mis ses habits les plus beaux ;
 Sur les autels de marbre un essaim de flambeaux
 Lutte dans l'ombre avec les splendeurs irisées
 Des grands traits lumineux qui tombent des croisées.
 Agenouillé tout près des balustres bénis,
 Un groupe de marins que le hâle a brunis,
 Devant le Dieu qui fait le calme et la tempête,
 Dans le recueillement prie en courbant la tête.
 Un homme au front serein, au port ferme et vaillant,
 Calme comme un héros, fier comme un Castillan,
 L'allure mâle et l'œil avide d'aventure,
 Domine chacun d'eux par sa haute stature.
 C'est Cartier, c'est le chef par la France indiqué ;
 C'est l'apôtre nouveau par le destin marqué
 Pour aller, en dépit de l'Océan qui gronde,
 Porter le verbe saint à l'autre bout du monde !
 Un éclair brille au front de ce prédestiné ⁹.**

Dans le poème « Terre ! » que traverse un souffle hugolien, le Beauceron William Chapman trace le portrait d'un Cartier romantique, rêveur et solitaire, plus apparenté à René qu'à Colomb, « amoureux du large flot grondant », entouré de « matelots aux poitrines d'airain » et qui

**Brûlait de s'éloigner de la vieille Armorique,
 Afin d'aller porter à la vierge Amérique
 Resplendissant au fond de sa pensée en feu
 Le Drapeau de la France et l'étendard de Dieu ¹⁰.**

La traversée de l'Atlantique donne à Chapman l'occasion de décrire avec ampleur et emphase « les flots en délire » d'une tempête qui dura « Quatre longs jours ». Cartier, le capitaine « aux nobles convoitises », est représenté « sur le tillac, la narine gonflée / D'audace et de fierté ». On voit que l'idéologie patriotique des écrivains de cette époque se satisfait d'un répertoire limité de procédés et d'images. Fréchette et Chapman semblent plus préoccupés de césure — et de prix Nobel ! — que de sens critique.

Trente ans après la publication des *Aspirations*, lors des fêtes du quatrième centenaire de Gaspé, on retrouve le même ton et les mêmes idées. La prose du sénateur Lemieux évoque

⁹ *Ibid.*, pp. 34-35.

¹⁰ *Les Aspirations*, p. 20 ss.

la figure du héros avec la même révérence, la même grandiloquence: «Quelques pages de ses récits sont comme des feuillets tombés des Saintes Écritures. Les noms qu'il donne aux fleuves, aux rivières, aux baies, aux caps, tombent du calendrier des saints.»¹¹

Dans son «Ode à Jacques Cartier», Adolphe Poisson, le «barde des Bois-Francs», explicite à son tour le caractère religieux de l'expédition de Cartier :

**Au pied du Mont Royal il lira l'Évangile
À ce verbe parlant par sa lèvre fragile
Tout un monde païen à l'instant croulera.
Il sera de la foi le précurseur superbe,
Le moderne St-Jean, et l'écho de ce verbe
Sur ces bords étonnés à jamais planera¹².
[...]
Pour donner à ton roi ce vaste territoire,
Ô marin, ce n'est pas la foudre qui tonne,
Et seule, une humble croix, pacifique victoire,
Fut le signe vainqueur dont l'indien s'étonna¹³.**

Il est ahurissant de voir avec quelle complaisance, lors des mêmes fêtes, on trace le portrait physique et moral de Cartier. Alphonse Désilets y va de son couplet :

**Je l'imagine, aux jours lointains où tu partis,
Anxieux et pensif, pour ta grande Aventure¹⁴.**

Son poème en alexandrins bien sonnants développe une extraordinaire image où le lys croise l'érable :

**Et nous voulons rester Français et Canadiens,
Ouverts comme tes lys, francs comme nos érables...¹⁵**

¹¹ Voir «Hommages canadiens» in J. Camille Pouliot, *la Grande Aventure de Jacques Cartier*, p. 157.

¹² *Ibid.*, p. 170.

¹³ *Ibid.*, p. 171.

¹⁴ *Ibid.*, p. 173.

¹⁵ *Ibid.*, p. 174.

Toujours en 1934, année évidemment faste pour la mémoire du capitaine malouin, le chanoine Lionel Groulx consacre un bien curieux livre à Jacques Cartier, ainsi qu'aux grandes découvertes qui ont précédé ses expéditions ¹⁶.

Groulx, comme Garneau, proclame son attachement à la rigueur et à l'objectivité. Il dénonce la «copieuse manie de l'inexactitude» ¹⁷ qui ternit trop souvent, selon lui, les travaux des historiens. Il est vrai qu'un certain souci d'impartialité se manifeste occasionnellement, même en matière religieuse : « L'or, le passage à Cathay! [...] S'il y a une mystique en tout cela, pour employer un mot aujourd'hui tant profané, c'est une mystique de commerçants, derrière laquelle se profile une rivalité politique. » ¹⁸ Mais, le plus souvent, Lionel Groulx montre qu'il a une conception très orthodoxe, du reste fautive, de la Renaissance, qui « mit à la mode un humanisme païen » ¹⁹ et provoqua « une décomposition moléculaire de la chrétienté » ²⁰. Dans ce désordre apocalyptique, la mission de Cartier se présente comme une édifiante épopée :

N'outrons ni les mots ni les choses. Voici néanmoins tout le pays découvert noblement encadré entre la première croix érigée sur la rive labradorienne, aux abords du détroit de Belle-Isle, et cette lecture d'Évangile, à l'autre bout du fleuve, à Hochelaga. Geste de chrétiens qu'on ne peut séparer de toute signification ²¹.

Groulx tombe dans le même travers que ses prédécesseurs, cédant à la tentation de parer Cartier d'une auréole mythique. Il taille un portrait physique et moral sur mesure pour l'édification des générations ultérieures : « De nerfs solides et de froide décision, Cartier se révèle en même temps intrépide idéaliste. » ²² Groulx est particulièrement sensible, il va sans dire, à la « noble besogne de planteur de croix » du capitaine breton ²³.

¹⁶ En fait, seulement la moitié de l'ouvrage est consacré aux voyages de Cartier.

¹⁷ *Ibid.*, p. 101.

¹⁸ *Ibid.*, p. 102.

¹⁹ *Ibid.*, p. 149.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*, p. 140.

²² *Ibid.*, p. 131.

²³ *Ibid.*, p. 138.

Par ailleurs, si l'historien s'indigne du comportement des marins de Corte-Real, qui, « à défaut d'or, chargeaient leurs caravelles de cargaison humaine »²⁴, il n'en cherche pas moins à excuser les enlèvements de Cartier :

même en ce geste non dénué de violence, le marin breton demeure encore à l'échelle de l'homme. L'enlèvement n'est pas commandé par un marchand d'esclaves, mais tout au plus par un découvreur qui entend se munir de documents. On se rappellera combien Cartier s'empresse de rassurer les deux captifs : aucun mal, leur promet-il, ne leur sera fait ; et, l'année prochaine, on les ramènera aux lieux où on les a pris. En face de ces pauvres gens quel n'a pas été d'ailleurs le premier mouvement du Breton catholique ? Il a jeté en sa relation de voyage cette phrase suggestive : « Nous congneumes que ce sont gens qui seroient fassilles à convertir. » Pensée toute simple, mais où se dessine ce qui sera, en Amérique du Nord, la généreuse politique de la France²⁵.

Sur le chapitre des Amérindiens, Groulx ressasse les vieux poncifs racistes : les indigènes sont de « grands enfants versatiles »²⁶, hypocrites, naïfs, envieux, cupides. En un mot, barbares.

En ce qui concerne la paternité des relations, les arguments de Groulx ne sont pas tous convaincants, il s'en faut : « Quoi qu'il en soit, la relation porte à sa face même, un caractère d'authenticité hors de conteste, sinon toujours d'absolue précision »²⁷. Groulx reconnaît cependant plus loin que « la question paraît pour le moment insoluble »²⁸.

Il aurait été étonnant que l'idéologie agriculturiste n'inspire pas notre historien : « L'admirable, en ces descriptions de marin, c'est la part faite à la terre, aux beautés et à la fécondité du sol, à ce que l'on pourrait appeler sa prédestination agricole. On pense à un prospectus pour les terres neuves. Tout invitait à la prise du sol »²⁹.

²⁴ *Ibid.*, p. 114.

²⁵ *Ibid.*, p. 115.

²⁶ *Ibid.*, p. 139.

²⁷ *Ibid.*, p. 104.

²⁸ *Ibid.*, p. 104, n. 41.

²⁹ *Ibid.*, p. 151.

Une documentation riche, exhaustive même, souvent utilisée avec discernement, et des observations pertinentes sur le style des relations donnent de l'intérêt à l'étude de Lionel Groulx que gâtent malheureusement des élans patriotards (« la mission de la France chrétienne en Amérique »³⁰) et des jugements hardiment racistes.

C'est encore en 1934, que Marius Barbeau publie *la Merveilleuse Aventure de Jacques Cartier*. Il faut souligner l'importance de ce petit livre au titre quelque peu trompeur car il s'écarte du ton habituel en ne donnant pas dans l'éloge hyperbolique. Marius Barbeau est probablement le premier auteur, si l'on excepte l'abbé Ferland³¹, à présenter avec sympathie le point de vue des autochtones.

L'épithète *merveilleuse* que l'on trouve dans le titre implique moins le caractère extraordinaire de l'entreprise de Cartier que l'élément fabuleux qui entourait tous les voyages d'exploration de la Renaissance : Barbeau parle d'ailleurs de « la croyance au merveilleux dans laquelle Cartier et les gens de son temps tombaient facilement » (64).

La première partie de l'ouvrage est constituée de courts textes qui donnent la parole alternativement aux Peaux-Rouges et aux Blancs. Des extraits des relations de Cartier, qui tous concernent les naturels, sont entrecoupés de récits amérindiens ; sous forme allégorique, ils représentent les dangers de la présence européenne :

³⁰ *Ibid.*, p. 139.

³¹ « La capture du chef et de ses compagnons remplit de consternation ses sujets, qui s'enfuirent de tous côtés, les uns se jetant à la rivière, les autres courant vers la forêt dans la crainte d'éprouver un sort semblable. L'on ne saurait pallier l'injustice d'un tel procédé envers un vieillard inoffensif, qu'on arrachait à sa famille et à son pays, pour le transporter au-delà des mers et le jeter sur une terre étrangère. Quelque sauvage que fût sa patrie, elle ne pouvait manquer d'être chère à son cœur : elle avait nourri son enfance, elle renfermait les os de ses pères, elle avait été le témoin de toutes les peines et de toutes les joies de sa longue carrière. La seule excuse qu'il soit possible d'alléguer en faveur de Cartier, c'est l'exemple des découvreurs, ses devanciers ou ses contemporains, qui avaient agi de la même manière, ne se faisant point scrupule d'enlever quelques pauvres sauvages pour les offrir à la curiosité des hommes civilisés de l'Europe. » J. B. A. Ferland, *Cours d'histoire du Canada*, tome 1, 2^e édition, p. 36.

Le Blanc, en débarquant dans notre Île, il y a longtemps, raconte encore le Peau-rouge, y trouva mon ancêtre assis sur le gros bout d'un tronc d'arbre renversé par le vent.

— **Permits-moi de m'asseoir près de toi ! demanda l'étranger.**

N'y voyant aucun mal, mon aïeul fit assez de place au Blanc pour qu'il puisse s'asseoir à son côté.

Le nouveau-venu en demanda aussitôt davantage :

— **Recule-toi encore un peu !**

Mon ancêtre se recula.

Mais ça n'était pas assez.

— **Recule encore, mais recule donc !**

Mon ancêtre se trouva bientôt acculé au petit bout du tronc.

Alors le Blanc s'écria :

— **Cet arbre est à moi ! (19-20)**

Signalons que Marius Barbeau prend soin de donner le point de vue des indigènes *avant* celui des Blancs : l'arrivée des Français, en 1534, est d'abord décrite dans la perspective des Hurons qui comparent la grande barque des Blancs à un Oiseau-Tonnerre descendu des nues (10).

L'anthropologue présente les pièces du volumineux dossier des rapports entre les Français et les Amérindiens en intervenant le moins possible, sans doute plus par discrétion que par indifférence. Tous les textes de Cartier qui racontent les entrevues avec les Amérindiens sont cités : à Gaspé, à Stadaconé, à Hochelaga. Si Barbeau prend position, c'est discrètement mais efficacement, surtout en donnant la parole aux indigènes : « Hélas ! il en sera toujours ainsi. Le Blanc par supercherie s'emparera de nos territoires jusqu'à ce qu'il ne nous en reste plus rien » (17). Pourtant, Marius Barbeau cherche lui aussi à excuser certains agissements : « Jacques Cartier, en capturant deux Iroquois à Gaspé et dix à Stadaconé, ne faisait que s'arroger le droit commun du plus fort et du plus rusé sur les naturels de pays éloignés. Il n'était d'ailleurs pas le premier à le faire... » (43). Apparemment l'observation n'est ni ironique ni amère. Et Barbeau de rappeler les enlèvements exécutés par de Goneville en 1505 et par

Thomas Aubert en 1508. L'ethnologue ne semble pas reprocher les kidnappages à Cartier, qu'il appelle ailleurs « le grand aventurier malouin » (108).

On peut évidemment regretter que Barbeau ne se soit pas davantage compromis par des commentaires plus explicites. Son livre se présente en définitive comme un montage de citations plus ou moins longues, une anthologie dont l'immense mérite est de consigner plusieurs points de vue.

Le petit livre quelque peu décousu mais agréable de Marius Barbeau marque un tournant dans la fortune des récits de voyage de Cartier. Cet ouvrage modeste s'écarte résolument de la tradition romantico-patriotarde pour mettre l'accent sur l'humanité des indigènes et les résonances intellectuelles (et politiques) des voyages d'exploration : « Le mirage tahitien se propagea à toute la France. [...] » Déjà poignait à l'horizon la devise humanitaire et utopique : « Liberté, Égalité, Fraternité ! » (113).

Neuf ans plus tard, dans *l'Abatis* (1943), F.-A. Savard a publié une intéressante « Lettre à un ami sur les relations de Cartier »³². Il faut d'abord souligner le caractère didactique de cette lettre courte (7 pages) mais dense. Savard explicite « un projet très utile » qu'entretiennent l'auteur de la lettre et son correspondant érudit : on devrait faire dans nos écoles un grand usage des relations de Cartier pour y dégager une leçon de vie, aux plans personnel et collectif. Et Savard imagine le commentaire qu'un professeur pourrait faire « des textes admirables » de Cartier. Il s'agirait d'en apprécier la simplicité, la fraîcheur, la précision mais surtout l'esprit dans lequel ces textes furent écrits, pour dresser les jeunes esprits à « l'apprentissage du rude métier de la connaissance » : Le maître « présenterait quelques textes de notre grand Cartier, les plus frais, les plus émouvants, comme le conte merveilleux de l'esprit. » Les élèves gagneraient à une lecture ainsi envisagée

une bonne santé de l'esprit, de l'audace, de l'élan, une curiosité des choses de la nature, un besoin de voir chacun par soi-même ; ils découvriraient que rien n'est aussi aisé que tant de manuels le laissent entendre, et que ce n'est point sans risques ni misères que les biens, même les plus humbles de ce pays, leur ont été gagnés.

³² Félix-Antoine Savard, *l'Abatis*, pp. 141-147.

Comme, pour l'auteur de *Menaud*, « une navigation assez curieuse » dans le golfe a précédé la redécouverte des récits de voyage, Savard aimerait qu'il en soit de même pour « le professeur de [son] hypothèse » : celui-ci devrait avoir « visité les lieux de son itinéraire et de sa profession » avant de se risquer à commenter les textes de Cartier. Le vécu devrait précéder le commentaire qui ainsi mettrait l'accent sur les états d'âme, en particulier l'émerveillement et les angoisses, sur « des idées et des sensations précises et vivantes » ; le glossateur s'attacherait aux détails quotidiens de la périlleuse navigation :

Il y aurait la mer et, par les nuits paisibles où dorment les équipages, le pilote dans la timonerie noire, en tête à tête avec le vent, le compas, les étoiles. Et encore, aux jours que le temps se tourne en ire et tourmente, il y aurait les alertes, les maladies, l'odeur des cales, puantes comme le trou de la bouette...

Savard cède au plaisir de citer, abondamment si l'on songe à la longueur totale de la lettre, des extraits des relations qui décrivent la faune et la flore laurentiennes.

Le commentaire devra puiser au souvenir personnel mais aussi à la mémoire collective, car selon Savard les textes de Cartier constituent un retour aux sources. « Et la jeunesse de ce pays verrait que cela portait la foi, la civilisation de tout un continent et le germe de notre peuple. » Savard, qui veut stimuler les énergies, propose Cartier, Marquette, Jolliet, La Vérendrye comme modèles de dépassement. Considérant « l'époque tragique que nous vivons, nous, Français » (31), Savard sent pour ses compatriotes « le besoin de fortes vertus » (27), ainsi qu'il le dit ailleurs dans *l'Abatis*.

Signalons que, si l'on excepte la conférence sur le paysan et la nature, qui constitue un morceau un peu à part, cette lettre, en terminant le livre, répond au morceau du début sur les oies sauvages menées par l'« oie-capitaine » (38) et les « risques du voyage » (*Ibid.*).

La lettre s'accorde parfaitement avec l'esprit général de *l'Abatis*, elle en constitue même une sorte de couronnement, avec une projection vers l'avenir collectif : le thème de la fidélité à la « pure source française » (23) revient comme un lietmotif, mais aussi le souci de proposer un héritage sacré à la

jeunesse. Est-ce la raison pour laquelle Savard ignore totalement les Amérindiens dans sa lettre ?

L'écrivain parlait de faits précis, en l'occurrence de cette « fertile saison de 1935 où cinquante hommes, pères de familles et jeunes gens, résolurent de nous suivre à la conquête du Nord » (24). Le retour à la terre paraissait alors la solution pour « résoudre le problème économique et social » (32). En outre, il ne faut pas oublier que le livre se situait manifestement dans une perspective idéalisante : « Tant et si bien que je ne vis bientôt plus, au lieu d'une colonisation particularisée, que les traits les plus poétiques d'une œuvre qui ne s'arrêtait pas de vivre en moi, et de se libérer de beaucoup de détails inutiles » (20). Dans la création littéraire « se compé- nèrent le fait, le rêve et le désir » (21). Si le souvenir est « souvent imprécis », en revanche l'idéal est « le plus exact » (21). Et Savard se plaît à retrouver chez les bûcherons, vagabonds et défricheurs de 1935 un « atavisme hérité des anciens Voyageurs » (24).

Cette lettre se situe par son dessein patriotique et son ton quelque peu grandiloquent dans la ligne des entreprises de Lionel Groulx. Elle s'en éloigne dans la mesure où l'idéologie est consciente, explicitée, et par la pertinence de son analyse thématique et stylistique. Savard est plus poète qu'historien, en somme peut-être plus près de l'auteur de *Toutes Isles*, Pierre Perrault, que de Groulx.

Toutes Isles (1963) est un recueil poétique dont le style élevé n'est pas sans rappeler *l'Abatis*. C'est une somptueuse « chronique de terre et de mer » où Cartier et Champlain sont cités à côté de Ferron, Pilon, Préfontaine, Rilke.

Par l'intermédiaire de Cartier, Perrault part à la recherche du pays perdu et d'une « histoire racontée sans remords » (173)³³.

³³ Danielle L'Heureux reprend à sa façon la démarche de Perrault dans un article au titre résolument moderne : « Un vrai *trip* » : « S'il était possible de se refaire les yeux à l'innocence, on le revivrait chaque jour, ce voyage merveilleux, puisqu'il s'est fait en notre pays, on le ferait ce « trip » sans drogue, si on trouvait le courage de partir à la recherche du connu ; on le vivrait à nouveau... ce « trip » de Jacques Cartier ! » *Perspectives*, 29 juillet 1972, p. 6.

Toutes Isles est une suite de versets qui célèbre une réconciliation avec l'espace et l'histoire. Le poète s'imagine « sur le dos blanc d'un blanc dauphin blanc » qu'il nomme Blanchon. Dans les relations de voyage de Cartier, le dauphin est décrit d'une façon approximative, symbole de la réalité nouvelle, étonnante, source d'émerveillement³⁴. Sur le dos de Blanchon, le poète survole la côte Nord, Anticosti, « cette fleur aux pétales d'épaves », Tête à la Baleine, le détroit de Belle-Isle, l'Anse Tabatière, en somme la région que Cartier baptisa « Toutes Isles ». Il décrit lyriquement les villages des pêcheurs et des Montagnais, observe pieusement les beaux gestes quotidiens, les navires, le froid, la neige, les îles, les baies et la mer, « notre objet le plus pur » (229).

La deuxième partie du recueil s'intitule « Jacques Cartier capitaine du Roy ». Le capitaine de Saint-Malo relaye provisoirement Blanchon pour devenir guide poétique à son tour. Mais ne nous y trompons pas ; c'est moins l'homme qui intéresse le poète que les relations proprement dites, le « testament de longitude et de latitude », « la chronique d'un pays difficile » qui appartient à « l'écriture fabuleuse des premiers poèmes de cette terre ».

Pierre Perrault aspire à retrouver le regard émerveillé que Cartier porta sur un paysage inédit, nu :

Les mystères et les exubérances d'archipels, d'anses, de rivières, d'oiseaux et de montagnes ayant délibéré dans son cœur, Cartier prononça les paroles les plus belles qu'on puisse dire à toute terre qu'elle soit nouvelle encore ou ancienne déjà : « et pour ce que nous voullions abvoir plus emple congnoissance desdits paroiges, mismes les voiles bas et en travers » (45).

³⁴ « Le landemain (3 septembre 1535), au matin, fismes voile et appareillames pour passer oultre ; et eusmes congnoissance d'une sorte de poissons, desquelz il n'est mémoire d'homme avoyr veu ny ouy. Lesdictz poissons sont aussi groz comme morhoux, sans avoir aucun estocq, et sont assez faitz par le corps, et teste de la façon d'un lévrier, aussi blancs comme neige, sans avoir aucune tache, et y en a moult grand nombre dedans ledict fleuve, qui vivent entre la mer et l'eaue douce. Les gens du pays les nomment *adhothuys*, et nous ont affermé n'y en avoyr, en tout ledict fleuve, ny pays, que en cest endroyt. » « Voyages de Jacques Cartier au Canada », dans *les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI^e siècle*, p. 130.

Perrault cherche les composantes originelles de l'âme québécoise et, mêlant la légende à l'histoire, établit des correspondances entre le présent et le passé. Cette démarche spécifique amène le poète à exploiter l'élément merveilleux qui accompagne souvent les récits de voyage de la Renaissance :

C'est alors que les baleines avalaient navires de soixante tonneaux et plus... c'est alors que les narvals embrochaient les barques... c'est alors que les départs ne se préoccupaient pas de retours, car la vie valait le voyage s'il faut en croire les portulans et les mappemondes et les enluminures (46-47).

Perrault réconcilie, poétiquement pour ainsi dire, le capitaine du Roy et les nomades du caribou. La perspective poético-épique tente de concilier l'émerveillement de Cartier et « les mots, les symboles et les mystères de l'âme montagnaise » (157). *Toutes Isles*, que Pierre Perrault a écrit en même temps qu'il réalisait « Pour la suite du monde », veut rassembler des éléments qui constituent notre géographie intérieure³⁵. Il est difficile de parler d'échec ou de réussite dans cette perspective à la fois poétique et anthropologique. Mais on peut observer que Cartier et le Montagnais inspirent dans le recueil de Perrault deux parties qui se suivent mais ne communiquent pas vraiment; elles restent bien distinctes, thématiquement étanches, comme si l'intégration des éléments était difficile. Le capitaine d'hier et le nomade d'aujourd'hui ne parviennent pas à se donner la main. Même sur le mode poétique la réconciliation est malaisée.

Historiettes (1969) de Jacques Ferron est un recueil de trente-cinq articles courts qui avaient d'abord paru dans *l'Information médicale et paramédicale*. Quelques titres montrent bien le caractère à la fois historique et polémique de l'entreprise :

³⁵ « Dans *Toutes Isles*, écrit Maximilien Laroche, c'est une image de l'homme québécois, pêcheurs de marsouins à l'île aux Coudres, chasseur de loups marins dans le grand Nord et nomade du Caribou dans les réserves qu'il a voulu donner. En somme, ce qu'il veut faire, c'est peindre un visage du Québec où seraient intégrés ses traits français, esquimauds et indiens. » « La Conscience américaine de la nouvelle poésie québécoise », dans *Cahiers de Sainte-Marie*, mai 1966, n° 1, p. 74.

Colomb, les morutiers et les Vikings
Saint-Tartuffe
Cyrano et les Jésuites
Canoniser Copernic
Le Royer et sa Mance
Sieur Dollard, trois fois morts (sic)
Maître Borduas

Ferron n'hésite pas à faire tomber de leur piédestal les héros traditionnels : c'est ainsi que Dollard des Ormeaux est remplacé par le patriote Chénier, et Maurice Duplessis par le peintre Borduas ! Une épigraphe agressive donne le ton au livre tout entier : Ferron dénigre d'entrée de jeu nos historiens, « ces jocrisses, qui, sous prétexte de frégoter le document, ont été des faussaires et ont tout fait pour mettre le passé au point mort — et pourtant l'histoire vit comme un roman ». Plus loin, Ferron précise vertement que Cartier « n'a pu découvrir le Canada à Gaspé pour la bonne raison que le Canada ne s'y rendait pas. [...] Qu'on sache là-dessus que je m'occupe d'histoire simplement parce que la sottise des historiens me fâche ! » (54).

La tête de Turc, c'est le chanoine Groulx, qui a incarné pendant un bon demi-siècle le nationalisme franco-catholique : « Au Canada il [le nationalisme] devint une sorte de trémoussement devant la race pure et le haras ; doux Jésus ! que nous étions Français, plus Français qu'en France parce que Français et catholique, ouida ! [...] Groulx devint orateur et mauvais historien » (28). Mais ce que Ferron reproche le plus à Groulx, c'est son mépris ostensible pour les Amérindiens :

Des sauvages il n'a fait qu'une petite bouchée. Ils nuisaient à sa théorie, les pauvres bougres ! Tout au plus servaient-ils de repoussoir à la vertu française. Contre ces dégénérés, la race pure ! [...] L'erreur de ce brave homme fut la suivante : il n'a pas compris que l'Amérique française n'était au fond que l'Amérique amérindienne (28).

On note par ailleurs que l'auteur de *Amélanchier* a une idée catégorique sur le moment où débute notre histoire. Ce qui a précédé le XIX^e siècle appartiendrait plutôt à la littérature :

L'histoire d'un peuple débute au moment où il prend conscience de lui-même et acquiert la certitude de son avenir. Or cette foi et cette conscience n'ont pas été ressenties en Bas-Canada avant le XIX^e siècle. Tout ce qui précède n'est que littérature (11).

On pourrait sans doute renverser la proposition et considérer que tout ce qui vient avant le XIX^e siècle appartient à l'histoire plutôt qu'à la « littérature ». Mais respectons les étiquettes un peu trop englobantes de Ferron qui en arrive à proposer l'aphorisme suivant : « Vraiment on ne peut assumer que le passé qu'on a vécu » (13). Quels sont les signes qui permettent de penser que telle tranche du passé collectif a été vécue, voilà ce que Ferron ne précise pas suffisamment. Quoi qu'il en soit, puisque nous ne l'aurions pas *vécue*, la Nouvelle-France ne nous concerne pas directement, les relations de Cartier non plus :

Le journal de Cartier est une introduction à Rabelais et à l'ethnographie amérindienne. La Nouvelle-France des Jésuites appartient à la Contre-Réforme catholique, celle du Roi avec Frontenac, Lahontan, Bougainville, à l'Encyclopédie. [...] Tout cela ne manque pas d'intérêt, mais ne nous concerne qu'indirectement, œuf, embryon, fœtus que nous étions (12).

C'est pourtant le même Ferron qui affirmait en 1957 que « ce détestable découvreur [Cartier] est le premier de nos écrivains » (*Information médicale et paramédicale*, IX, n° 22, p. 12). À vrai dire, l'attitude de Ferron paraît quelque peu tiraillée en face de textes qui sont pourtant « nôtres à plus d'un titre ». Il s'indigne — on le comprend — des croix « sinistres » de Cartier et de la « mauvaïsté » que le capitaine attribue avec désinvolture aux indigènes (43-44) : « *Ce lors appersumes leur mauvaïsté*, je l'ai toujours gardé sur le cœur ; il faut s'en pénétrer, c'est l'éccœurement préliminaire, le péché originel de notre histoire » (106). Ce haut-le-cœur amène Ferron à brosser un tableau quelque peu édénique de la vie amérindienne à l'époque des explorations : la situation n'était pas aussi sereine qu'il le laisse entendre³⁶. Il ne faut pas oublier que, suivant le témoignage de Donnacona, les Algonquins (Agojudas), au nord, et les Toudamans (Etchemins), au sud, « menoyent la guerre continuelle » aux habitants de Stadaconé (152, 156).

Ferron reconnaît tout de même certaines qualités aux relations de Cartier :

³⁶ Autres mythes auxquels Ferron succombe avec légèreté, celui du génie collectif (41), celui de l'artiste-prophète (179).

On peut s'importuner de sa suffisance européenne, il faut reconnaître l'honnêteté de sa relation. Il répugne même à se porter garant de ce qu'il a entendu dire (102).

Il y a dans Cartier de jolies choses, par exemple, passé l'île d'Orléans, son arrivée à Québec (104).

Après Komalmouk, ma fille pouvait lire Cartier qui, dans sa naïveté, nonobstant sa suffisance, a su montrer la douceur iroquoise et la fête émouvante avec laquelle on l'accueillit (106).

On sent bien que Ferron reste toujours hésitant devant ces textes auxquels Savard pour sa part donne un caractère «sacré». Sans doute faut-il les assumer avec leurs «jolies choses» et leur «suffisance»... Comme Ferron étrille les historiens pour leur vision manichéenne de l'histoire, on s'attendrait à ce que sa propre lecture de Cartier soit sérieuse, sinon scientifique. Force nous est de reconnaître que ce n'est pas toujours le cas. Ferron remplace simplement une grille idéologique par une autre, laquelle, tout compte fait, est aussi dualiste que la première.

Les tiraillements de la pensée ferronienne viendraient-ils de l'impossibilité de concilier les impératifs scientifiques et les présupposés idéologiques? Toujours est-il que notre médecin humoriste s'en tire avec des boutades, des pirouettes, des contradictions, et un titre, *Historiettes*, faussement modeste.



On constate qu'historiens et écrivains ont souvent soutenu une position extrême à l'égard de Cartier. Le navigateur de Saint-Malo est considéré comme un héros par les uns, comme un individu méprisable par les autres, sans aucune considération pour les circonstances historiques. Cartier et l'Amérindien ont toujours fait les frais d'une mise en balance idéologique, l'un étant porté aux nues aux dépens de l'autre. Entre un Ferron qui voit dans les récits de Cartier «notre péché originel» et un Savard qui y voit «une sorte de Genèse», il ne semble pas y avoir de la place pour une attitude nuancée. Ce qui étonne aussi, c'est dans un cas comme dans l'autre la persistance du vocabulaire religieux, l'obsession du sacré. Ferron serait-il moins mécréant qu'il le pense? Toujours est-il que s'il jette le héros en bas de son piédestal, c'est pour nous gratifier du péché originel, qu'il se hâte d'ailleurs de

racheter. En effet, pour nous donner un statut virginal, Ferron remplace tout simplement Cartier par l'Amérindien. L'opération procède du complexe du socle: l'important est qu'il y ait quelqu'un dessus. Ce tour de passe-passe, qui consiste à substituer pour notre bonne conscience un héros national à un autre, a un nom en psychanalyse: il s'agit bien d'un transfert. Et voilà que tout à coup nous découvrons ce qui se cachait depuis si longtemps derrière les hauts de chausse de Cartier: notre amérindianité. De quoi est-elle faite? De toponymes (relativement nombreux), de mots (moins nombreux qu'on le croit généralement)³⁷. D'un mythe: le métissage³⁸. Mais quels sont les nombreux traits culturels que le Québécois aurait empruntés à l'Amérindien pour les faire siens, voilà ce sur quoi pour le moment l'esprit — ou l'anthropologie — achoppe.

Si Ferron ne donne pas encore carrément dans le mythe du bon sauvage, Léandre Bergeron, lui, ne s'embarasse pas de nuances: «L'homme blanc, hypocrite, menteur, voleur, se joue de l'honnêteté et de la naïveté du Rouge.»³⁹ Au fond, la situation n'a pas tellement changé depuis François-Xavier Garneau: le couple Cartier-Amérindien est toujours mythique mais les rôles ont été inversés, et nous ne sommes jamais sortis de la problématique *western*.

La mode est aujourd'hui à l'américanité, à l'amérindianité, (en attendant sans doute l'italianité — ne sommes-nous pas grands consommateurs de pizzas?), mots passe-partout, concepts délicats, moins anthropologiques qu'idéologiques. Du moins tant que des études sérieuses n'auront pas été entreprises sur ces questions difficiles. Pour le moment, ces étiquettes contribuent surtout à refuser une certaine francité.

³⁷ Voir Raymond Arveiller, *Contribution à l'étude des termes de voyage en français (1505-1722)*, Paris, Éditions d'Artrey, 1963, 569 p.

³⁸ «On doit souligner que notre population canadienne-française est à l'opposé de ce qu'un métissage avec les Indiens aurait pu produire.» Jean Benoist et Claude Magnan, «les Groupes sanguins des Canadiens français», dans *l'Anthropologie*, tome 73, n^{os} 1-2, 1969, p. 61.

³⁹ *Petit Manuel d'histoire du Québec*, Éditions Québécoises, p. 15-18. Voir aussi Léandre Bergeron et Robert Lavail, *l'Histoire du Québec*, Éditions Québécoises, pp. 11-16.

Par ailleurs, il serait facile de juger de haut les Garneau, Fréchette, Chapman, Groulx, mais ce serait manquer totalement de sens historique : « L'histoire des idées est aussi celle de la relativité des choses, écrit Jean Éthier-Blais ; on ne doit pas juger l'Abbé Groulx en fonction de notre temps, mais du sien. »⁴⁰ À divers moments de notre passé, les porte-parole de la bourgeoisie canadienne-française⁴¹ n'ont pas abdiqué. On peut déplorer leurs tics littéraires, leurs contradictions idéologiques, leur francophilie aveugle, il est plus difficile de mettre en doute leur désintéressement, leur amour du pays et du peuple québécois. Leurs œuvres peuvent nous paraître démodées sous bien des aspects, ces hommes avaient tout de même l'immense mérite de percevoir combien leur peuple était menacé. Nous avons remplacé leurs extravagances rhétoriques et idéologiques par d'autres : c'est que leurs contradictions sont encore d'une certaine façon les nôtres.

Pendant près d'un siècle, nos œuvres historiques et littéraires n'ont été qu'une réponse sincère, pathétique à la provocation de Durham⁴². Cartier incarnait pour Garneau et ses successeurs l'idée de la résistance. C'est l'aspect positif du mythe qui alimentait les « idéologies de survivance nationale », toutes « moralisantes et abstraites » qu'elles étaient⁴³. Aujourd'hui, alors que le Québec traverse lui aussi sa crise de civilisation, remet en question son patrimoine culturel, le mythe cartierien a — heureusement — perdu de son attrait, mais il subsiste : Cartier est encore idéalisé par les uns, méprisé par les

⁴⁰ « Vision du nationalisme de Lionel Groulx », *Le Devoir*, 25 juillet 1970.

⁴¹ Sur l'émergence de cette classe au début du XIX^e siècle, les caractères de l'élite des années 1840 et ses justifications idéologiques, voir de Fernand Dumont, « De l'idéologie à l'historiographie : le cas canadien-français », in *Chantiers, essais sur la pratique des sciences de l'homme*, pp. 85-114.

⁴² « On ne peut guère concevoir nationalité plus dépourvue de tout ce qui peut vivifier et élever un peuple que les descendants des Français dans le Bas-Canada, du fait qu'ils ont gardé leur langue et leurs coutumes particulières. C'est un peuple sans histoire et sans littérature. » *Rapport sur les affaires de l'Amérique du Nord britannique*, éd. Marcel-Pierre Hamel, p. 30.

⁴³ Ces expressions sont empruntées à Marcel Rioux, « Aliénation culturelle et roman canadien », *Littérature et société canadienne-française*, p. 146.

autres, poétisé par Perrault, toléré par Ferron, dépeint sous l'angle humoristique par Louis Pelland⁴⁴, mis dans le goût hippie par Danielle L'Heureux⁴⁵. La Bolduc se référait hier à Cartier,

**C'est ici que sur nos côtes
Jacques Cartier planta la croix.
France, ta langue est la nôtre,
On la parle comme autrefois⁴⁶.**

Charlebois fait de même aujourd'hui: « On est des « Gypsies » oubliés / Par les amis de Jacques Cartier. »⁴⁷

Le mythe tangué mais navigue toujours.

Université Laval

⁴⁴ « Nos découvreurs et redécouvreurs », *Perspectives*, 18 septembre 1971, pp. 22 ss. La finale donne une idée du ton de l'ensemble: « Jacques Cartier s'éteignit en 1557, plein de gloire et de rhumatismes ». Sur sa tombe, on grava ses dernières paroles: « J'ai mon voyage. »

⁴⁵ « Un vrai trip », *op. cit.*

⁴⁶ Extrait de « la Gaspésienne pure laine ».

⁴⁷ Extrait de « Qué-Can Blues », *La Presse*, 23 juin 1973, p. 28.

BIBLIOGRAPHIE

- Arveiller, Raymond, *Contribution à l'étude des termes de voyage en français (1505-1722)*, Paris, Éditions d'Artrey, 1963, 569 p.
- Atkinson, Geoffroy, *Les Nouveaux Horizons de la Renaissance française*, Paris, Droz, 1935, 502 p.
- Barbeau, Marius, *La Merveilleuse Aventure de Jacques Cartier*, Montréal, Lévesque, 1934, 117 p.
- Benoist (Jean), Magnan (Claude), «Les Groupes sanguins des Canadiens français», dans *l'Anthropologie*, tome 73, n^{os} 1-2, 1969, pp. 49-76.
- Bergeron, Léandre, *Petit Manuel d'histoire du Québec*, Éditions Québécoises, 1970, 249 p.
- Bergeron (Léandre), Lavail (Robert), *L'Histoire du Québec*, Éditions Québécoises, s. d., 48 p.
- Chapman, William, *Les Aspirations*, 2^e éd., Paris, Librairies-imprimeries réunies, Motteroz, Martinet, 1904, 353 p.
- Dumont, Fernand, «De l'idéologie à l'historiographie: le cas canadien-français», dans *Chantiers, essais sur la pratique des sciences de l'homme*, Montréal, HMH, 1973, pp. 85-114.
- Durham, Lord, *Rapport sur les affaires de l'Amérique du Nord britannique*, édité par Marcel-Pierre Hamel, Éd. du Québec, 1948, 376 p.
- Ethier-Blais, Jean, «Vision du nationalisme de Lionel Groulx», dans *le Devoir*, 25 juillet 1970.
- Febvre (Lucien), Martin (Henri-Jean), *L'Apparition du livre*, Paris, Albin Michel, Coll. L'Évolution de l'humanité, 1958, 557 p.
- Ferland, J. B. A., *Cours d'histoire du Canada*. Première partie, 1534-1663, 2^e éd., Québec, Hardy Librairie-éditeur, 1882, 522 p.
- Ferron, Jacques, «La Conquête de la France», dans *Écrivains du Canada, Lettres nouvelles*, décembre 1966, pp. 101-108.
- Ferron, Jacques, *Historiettes*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, 182 p.
- Fréchette, Louis-Honoré, *Mes loisirs*, Québec, Brousseau, 1863, 203 p.
- Fréchette, Louis-Honoré, *La Légende d'un peuple*, éd. corrigée, revue et augmentée. Québec, Darveau, 1890, 365 p.
- Garneau, François-Xavier, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, 4^e éd., Montréal, Beauchemin, 1882, tome 1, 397 p.
- Garneau, François-Xavier, «Le Dernier Huron», dans *le Répertoire national* par John Huston, 2^e éd., vol. II, 1893, pp. 172-175.
- Groulx, Lionel, *La Découverte du Canada. Jacques Cartier*, Ottawa, Fides, Coll. Fleur de lys, 1966, XX-194 p.
- Huston, John, *Le Répertoire national*, 2^e éd., Montréal, Valois, 1893.
- Laroche, Maximilien, «La Conscience américaine de la nouvelle poésie québécoise», dans *Cahiers de Sainte-Marie*, Montréal, n^o 1, mai 1966, Éditions Sainte-Marie, pp. 71-76.
- L'Heureux, Danielle, «Un vrai trip», dans *Perspectives*, Montréal, 29 juillet 1972.
- Pelland, Louis, «Nos découvreurs et redécouvreurs», dans *Perspectives*, Montréal, 18 septembre 1971.
- Perrault, Pierre, *Toutes Isles*, Ottawa, Fidès, Bibliothèque canadienne-française, 1963, 231 p.

-
- Pouliot, J. Camille, *La Grande Aventure de Jacques Cartier*, Québec, Coll. Glanures gaspésiennes, 1934, 328 p.
- Rioux, Marcel, « Aliénation culturelle et roman canadien », dans *Littérature et société canadienne-française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1964, pp. 145-150.
- Savard, Félix-Antoine, *L'Abatis*, version définitive. Ottawa, Fidès, Bibliothèque canadienne-française, 1969, 167 p.
- Voyages de Jacques Cartier au Canada*. Édition de Théodore Beauchesne, dans *les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. Colonies et Empires, 1946, pp. 77-197.
-